

Karim Haouadeg

Pour un théâtre de la cruauté

sur *Histoire vécue d'Artaud-Mômo*
d'Antonin Artaud, mis en scène par Gérard Gelas

Le 13 janvier 1947 eut lieu au Théâtre du Vieux-Colombier la dernière conférence publique prononcée par Antonin Artaud. De conférence, à vrai dire, il n'y a pas eu. Affaibli par des années d'internement psychiatrique, marquées par la malnutrition durant les années de guerre et la pratique systématique des électrochocs, Artaud ne put pas lire le texte qu'il avait préparé. Il se livra, faute de mieux, à un numéro fantasque d'exhibition qui fascina les spectateurs autant qu'il les mit mal à l'aise. André Gide, qui était dans le public (comme Picasso, Breton, Dullin et de nombreux autres) devait en témoigner quelques mois plus tard, dans un article de *Combat* paru quelques jours après la mort du poète : « *Et certes l'on retrouvait ici l'acteur merveilleux que cet artiste pouvait devenir : mais c'est son personnage même qu'il offrait au public, avec une sorte de cabotinage éhonté, où transparaisait une authenticité totale.* »



Photo Lot

C'est la conférence telle qu'elle ne fut pas prononcée donc, et sous son titre original, que tente de donner à voir et à entendre Gérard Gelas. Fondateur, il y aura bientôt un demi-siècle, du *Théâtre du Chêne noir* à Avignon, Gelas est un metteur en scène confirmé et talentueux. Il fallait bien cela pour réussir à réaliser un spectacle aussi périlleux. Et aussi un comédien exceptionnel. Car pour interpréter cet histrion sincère que fut Artaud, il faut se placer durant plus d'une heure dans un état de tension

particulièrement éprouvant. Dans un passage du *Pèse-Nerfs*, le poète donne lui-même la clé de sa pensée hors du commun : « *Se retrouver dans un état d'extrême secousse, éclaircie d'irréalité, avec dans un coin de soi-même des morceaux du monde réel* ». Cet état, qui est tout sauf naturel pour nous, Damien Rémy, magnifique comédien, réussit à le rendre non seulement plausible, mais même évident. La direction d'acteur de Gelas est sans défaut et il a su faire évoluer son comédien, tel un funambule, sur le fil tendu entre deux précipices. Car le risque était double. Le texte d'Artaud ne souffre ni l'absence d'engagement total, de chaque instant, du comédien, ni une extravagance gratuite et en quelque sorte désaccordée aux paroles. Chaque mot prononcé doit résonner dans le corps, s'incarner dans chaque muscle, dans chaque nerf, traverser le corps tout entier avant d'être vocalisé. Damien Rémy y arrive admirablement et fait vivre au spectateur une expérience rare.

Une expérience, c'est bien de cela qu'il s'agit, et des plus étonnantes. « *Il s'agit avec ce tête-à-tête, c'est certain, d'aller au réel, guidé par les signaux de détresse d'un homme seul* », écrit Gérard Gelas à propos de ce spectacle. A priori, on ne voit pas comment le discours délirant qu'avait écrit Artaud pourrait donner au spectateur un accès privilégié au réel. Et pourtant, c'est bien ce qui se passe. Le théâtre a à voir avec la magie, l'envoutement, le chamanisme, l'évocation des morts : il se fait toujours pour plus de la moitié dans l'esprit du spectateur, après que le rideau est tombé. Or, quand on sort de la petite salle du Théâtre des Mathurins et qu'on se retrouve dans la rue, les discours qui s'étalent avec indécence aux devantures des magasins et des kiosques à journaux, les discours des politiciens et des marchands, de tous ceux qui ont quelque chose à vendre, prennent tout à coup des teintes d'irréalité. On éprouve le sentiment que la vérité est du côté d'Artaud, qui affirme : « *Voilà longtemps que l'Internationale de la propriété des consciences est réalisée* ». Une telle phrase sonne étrangement juste dans un âge où la communication domine tout, y compris le politique et le religieux.

Artaud, c'est bien connu, prônait un théâtre de la cruauté. Par « *cruauté* », il entendait simplement la nécessité telle que peut l'exprimer un discours lucide. Dans sa lettre à Jacques Rivière du 6 juin 1924, il écrivait : « *Ma vie mentale est toute traversée de doutes mesquins et de certitudes péremptoires qui s'expriment en mots lucides et cohérents.* » Il n'y a sans doute pas de meilleure façon pour caractériser le texte que prononce chaque soir sur scène Antonin Artaud ressuscité par Damien Rémy. Certes il est tout à fait légitime, au théâtre, de raconter une histoire. Mais le théâtre peut aussi choisir une autre voie : confronter le spectateur à une parole à laquelle rien, dans sa vie de tous les jours, ne saurait le préparer. C'est la voie que préconise Artaud, et celle que, en parfaite fidélité, ont choisie également Gérard Gelas et Damien Rémy. Ce qu'ils font entendre (et de quelle manière !), c'est cette parole d'Artaud, hantée par la poésie. Ou plutôt qui se niche en elle. Ce n'est qu'ainsi que le théâtre peut devenir un lieu proprement utopique : le seul lieu au monde où la parole vive et brûlante du poète règne sans partage. Merci à Gérard Gelas et à Damien Rémy de nous faire vivre cela.

La pièce est jouée dans la petite salle du Théâtre des Mathurins jusqu'au 12 avril 2015.